

en esprit. Et pour cela ils ont dressé ces sveltes colonnades, ouvert ces gracieuses ogives, versé dans les vasques de marbre ces eaux jaillissantes; ils ont arrondi ces voûtes, faites de bois précieux et ornées de dessins si ingénieux; ils ont couvert les murs de ces guipures légères, de ces broderies délicates, revêtues de nuances si harmonieuses, et qui font songer aux riches tentures de soie, d'or et d'argent que savent tisser Brousse et Damas.

Voilà ce qu'est l'Alhambra, quelle idée il exprime, de quelle inspiration il est le produit. C'est comme la fleur de la poésie arabe, fleur bizarre, mais charmante, toute peinte encore des vives couleurs de l'Orient, tout imprégnée encore des parfums étranges et pénétrants de l'Asie.

Nous avons passé de longues heures à l'Alhambra, errant de salle en salle, revenant sans cesse sur nos pas, fatigués d'admiration, et cependant ne pouvant nous arracher à ces enchantements. Le gardien fut obligé de nous mettre dehors. Mais nous nous promîmes de revenir dès le lendemain : il faut plus d'un jour pour voir de si étonnantes œuvres.

Notre installation à l'hôtel Ortiz est on ne peut plus agréable : de tous côtés de grands arbres et des jardins pleins de fleurs. Devant la porte deux ruisseaux limpides qui font entendre un petit murmure : c'est le seul bruit que l'oreille perçoive ici; car nous sommes loin de la ville, et, grâce à Dieu, ses rumeurs ne montent pas jusqu'à nous. A l'intérieur, c'est le même calme :



il n'y a que des touristes, la plupart Anglais et Américains; quelques-uns établis là depuis plusieurs mois; gens bien élevés, polis, aimables. Ici, comme à Gibraltar, nous sommes heureux de trouver des hommes distingués avec qui on peut causer. Les gens de l'hôtel sont prévenants et empressés. Notre guide, Mariano, est un garçon vif et spirituel, qui a été élevé aux États-Unis, qui parle cinq ou six langues, et qui a un entrain, une verve de bonne humeur rares chez ses compatriotes.

A en croire Mariano, il faut absolument se lever demain avant le soleil pour aller voir les jardins du Généralife. Le lendemain donc, de bonne heure, nous nous acheminons vers la colline qui est située en arrière de l'Alhambra. On laisse à gauche l'enceinte fortifiée, on franchit un petit torrent, et on suit un sentier qui passe à travers des cultures. Au bout d'une avenue d'ifs séculaires d'une taille colossale et entremêlés de lauriers-roses, est l'habitation, qui a un aspect moderne et des plus vulgaires.

Généralife (*Djennat-al-arif*) veut dire tout simplement en arabe *le Jardin de l'architecte* : il prit ce nom de son premier propriétaire, qui était inspecteur des travaux publics. Plus tard les rois arabes l'achetèrent, et en firent leur maison de plaisance.

Le Généralife ne répond point à l'idée qu'on s'en fait; et c'est ici, pour dire la vérité, qu'on éprouve un désappointement. Autant l'Alhambra m'a enthousiasmé, autant ces jardins si vantés m'ont laissé froid. Ce qui reste de la maison mauresque est joli; mais après la



salle des Deux-Sœurs ou celle des Abencérages, on ne s'y arrête pas. Quant aux jardins proprement dits, ils sont, tels qu'on les voit aujourd'hui, de création moderne, et d'un goût affreux : des ifs et des cyprès



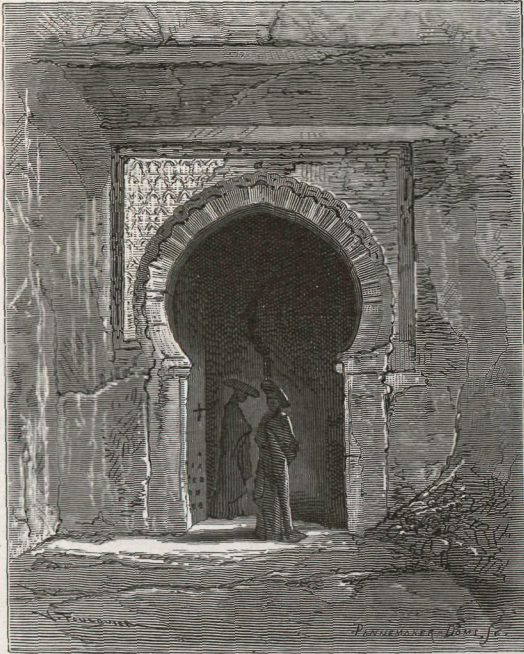
taillés en pyramides, en burettes ou en mirlitons; de petites allées bordées de buis; de petits bassins en carré et en losange; des jets d'eau ridicules. Une seule chose est vraiment belle au Généralife, ce sont les eaux qui descendent de ses pentes les plus élevées.

Rien n'en égale l'abondance et la beauté. Ce ne sont pas des ruisseaux, ce sont de petits torrents qui roulent en bouillonnant dans le lit pierreux qu'on leur a préparé. Leur fraîcheur, leur murmure remplit les bosquets. Ces eaux qui, de tous côtés, s'épanchent des flancs de la montagne, arrosant les collines sur lesquelles est assise Grenade et fertilisant la plaine qui s'étend au-dessous, ces eaux admirables ne tarissent jamais. Comme elles sont alimentées par les neiges éternelles, il arrive même qu'elles sont d'autant plus abondantes que les chaleurs de l'été sont plus fortes. On comprend en voyant cela quelle séduction extraordinaire ces beaux lieux exerçaient sur les Arabes.

Le ciel était légèrement voilé de brume, et nous n'avons pas eu, des hauteurs du Généralife, la belle vue que Mariano nous avait fait espérer. Mais de là on domine l'Alhambra, et l'on embrasse du regard tout le développement de ses murailles rouges, s'élevant sur les escarpements d'un sol rouge comme elles. L'enceinte de la forteresse était considérable : on juge aisément aussi quelle devait être l'étendue des palais arabes, et combien est peu de chose ce qui en reste. Le palais de Charles-Quint étale au centre sa ruine massive. En arrière, une église, un ancien couvent, des maisons de pauvre aspect, des masures, des jardins potagers couvrent le terrain immense qu'enfermait la citatelle. Tout cela aujourd'hui est habité par une population misérable, à qui le gouvernement espagnol a vendu pièce à pièce cette terre historique, et qui



étale sa saleté et ses guenilles là où jadis s'exerçaient aux combats les preux Abencérages. Que le gouvernement espagnol n'a-t-il pas vendu? Il a vendu, près de la porte *del Vino*, à un Anglais qui y loge, un merveilleux petit appartement mauresque. Il a vendu l'un



des deux vases de l'Alhambra, objets uniques dans leur genre. Il a laissé vendre, morceau à morceau, les *azulejos*, ou faïences peintes, qui décoraient intérieurement la porte du Jugement. S'il n'a pas vendu les arbres magnifiques dont est planté le jardin de l'Al-



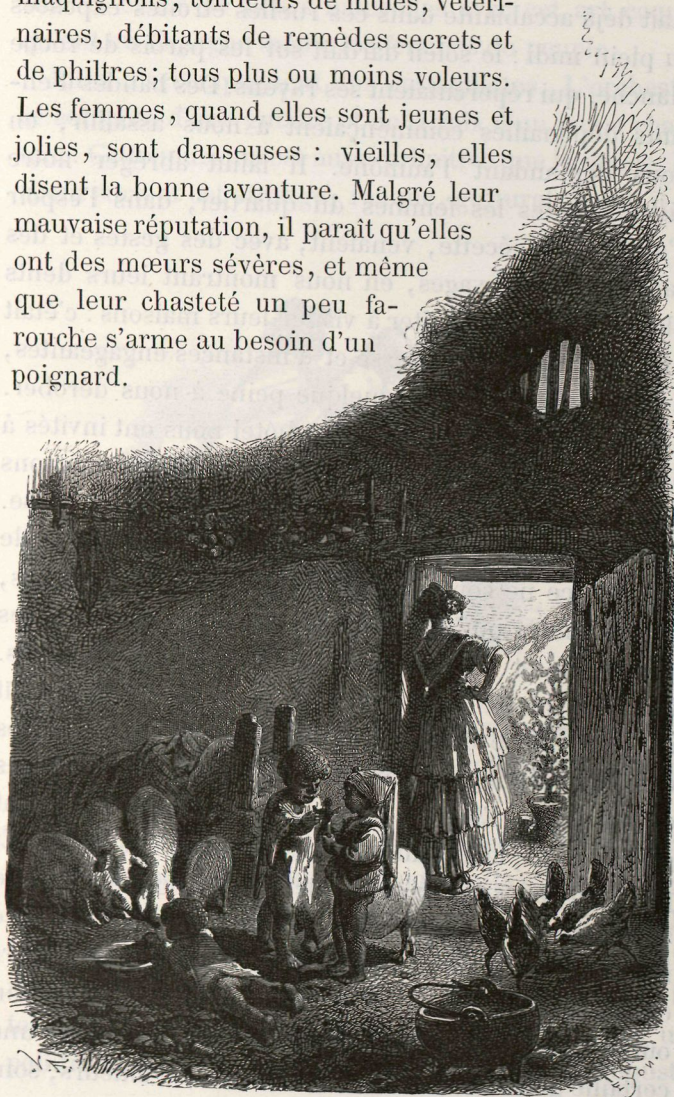
hambra, c'est que ces arbres ont été donnés par lord Wellington, et qu'une des conditions de la donation les rend inaliénables.

En revenant du Généralife, nous sommes allés, de l'autre côté du Darro, visiter le quartier des gitanos. Grenade est un des points de l'Espagne où ils sont réunis en plus grand nombre : ils ont formé là comme une colonie, et y ont pris des habitudes plus sédentaires qu'ailleurs. Ils habitent, sur le flanc méridional de la colline de l'Albaycin, un coin retiré qui est en dehors de la ville, comme les anciens *ghetto* des Juifs. Leurs demeures ne sont pas des maisons, mais des grottes creusées dans le rocher, comme on en voit sur quelques points des bords de la Loire, aux environs de Tours et de Saumur. Mais ces grottes étroites, basses, sales, enfumées, ressemblent plutôt à des tanières qu'à des habitations humaines. Nous entrâmes dans quelques-unes. Elles se composent d'une seule chambre, qui ne prend le jour que par la porte ; la fumée s'en va comme elle peut par un trou percé dans le plafond. A peine voit-on çà et là quelques meubles délabrés ; en guise de lits, des nattes, ou un tas de feuilles sèches. Les enfants, à demi nus, se roulent dans la poussière pêle-mêle avec les poules, les chiens et les cochons.

Cette pauvre population, à la fois redoutée et méprisée par les Espagnols, semble avoir apporté dans notre Occident le type, les mœurs et la condition des parias de l'Inde : moralement et socialement déprimée, elle est fort ignorante, fort dépravée et assez timide. Les hommes exercent toutes sortes de métiers interlopes et



suspects : quelques-uns sont forgerons ; la plupart sont maquignons, tondeurs de mules, vétérinaires, débitants de remèdes secrets et de philtres ; tous plus ou moins voleurs. Les femmes, quand elles sont jeunes et jolies, sont danseuses : vieilles, elles disent la bonne aventure. Malgré leur mauvaise réputation, il paraît qu'elles ont des mœurs sévères, et même que leur chasteté un peu farouche s'arme au besoin d'un poignard.





Quoiqu'il ne fût que dix heures du matin, la chaleur était déjà accablante dans ces ruelles étroites exposées au plein midi : le soleil dardait sur les parois de roche blanche, qui répercutaient ses rayons. Des bandes d'enfants dépenaillés commençaient à nous assaillir, en nous demandant l'aumône. Il fallut abréger notre visite. Toutes les femmes du quartier, dans l'espoir d'avoir une piécette, venaient, avec des gestes et des caresses de sauvages, en nous montrant leurs dents blanches, nous solliciter à visiter leurs maisons : c'était une émulation de politesse et d'instances engageantes, à laquelle nous eûmes quelque peine à nous dérober.

Les Anglais qui sont à notre hôtel nous ont invités à assister ce soir à un ballet de gitanas. Nous en avons déjà vu un à Séville; mais celui-ci est tout autre chose. Il n'y a point de danseuses espagnoles en costume de théâtre; ce ne sont que des gitanas, de vraies gitanas, Bohémiennes pur sang, habillées de méchantes robes d'indienne et de mousseline aux couleurs éclatantes. Elles ont un air timide étrange, quelque chose de naïf et de farouche dans le regard, la peau basanée, les cheveux crépus, des yeux de chat sauvage, des allures de panthère. Elles se présentent mal, elles marchent gauchement, elles dansent sans élégance et sans art. Et pourtant, elles ont dans tous leurs mouvements tant de souplesse et de force; elles portent dans cet exercice national tant d'animation, de verve, de passion; leurs danses ont un caractère si original et si naïf, qu'on oublie leur gaucherie et qu'on finit par leur trouver une certaine grâce. Plusieurs d'entre elles, d'ailleurs, sont



vraiment jolies ; leurs cheveux noirs sont peignés avec soin et ornés de fleurs naturelles avec cet art coquet qu'ont en Espagne même les femmes du peuple.

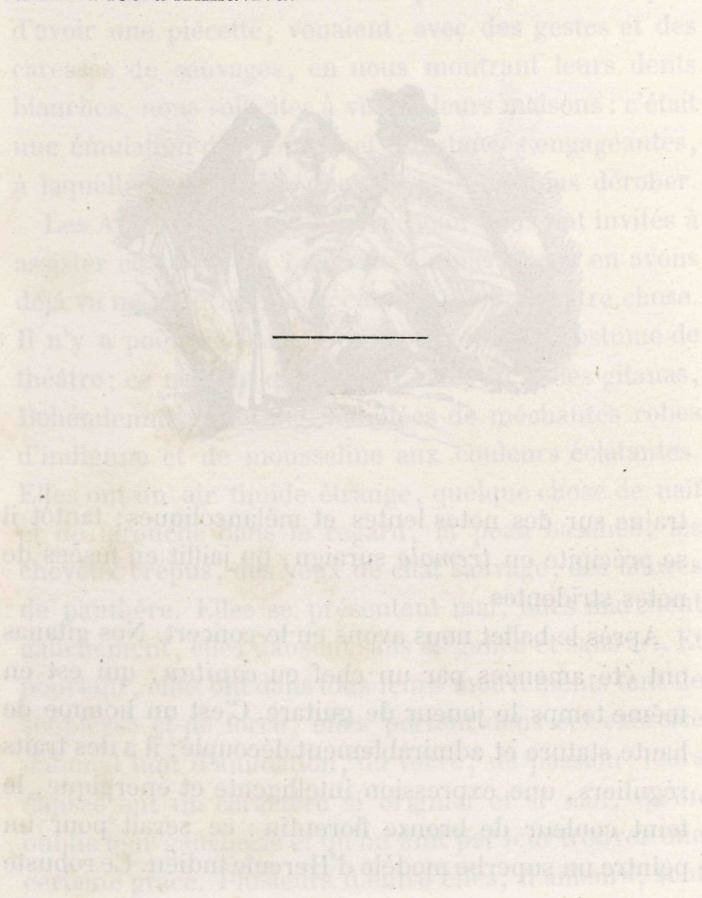
Elles s'accompagnent des castagnettes. L'orchestre se compose d'une guitare et de la voix d'un jeune chanteur. Cette musique est aussi primitive que la danse. Le chant surtout est étrange, rauque, guttural ; tantôt il se



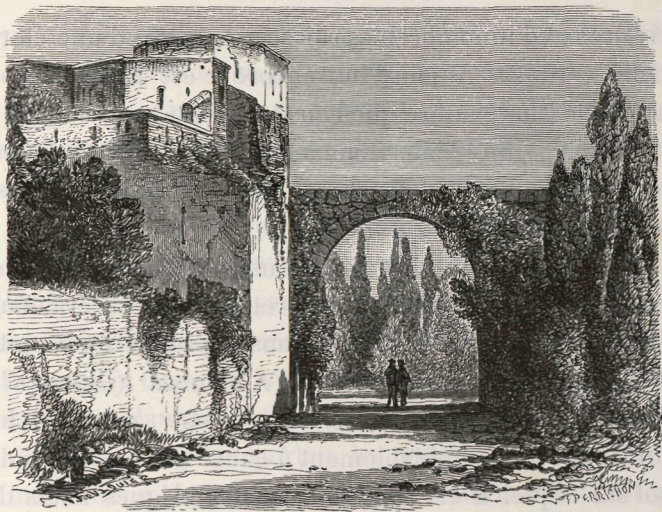
traîne sur des notes lentes et mélancoliques ; tantôt il se précipite en *tremolo* suraigu, ou jaillit en fusées de notes stridentes.

Après le ballet nous avons eu le concert. Nos gitanas ont été amenées par un chef ou *capitan*, qui est en même temps le joueur de guitare. C'est un homme de haute stature et admirablement découplé ; il a des traits réguliers, une expression intelligente et énergique, le teint couleur de bronze florentin : ce serait pour un peintre un superbe modèle d'Hercule indien. Ce robuste

gaillard est un guitariste de première force. Il nous a exécuté plusieurs morceaux, de genres différents, avec un talent, un goût, une verve extraordinaires. Je n'aurais jamais cru qu'on pût tirer des effets si puissants d'un instrument si ingrat, qui ne m'avait jamais semblé propre qu'à jouer *Fleuve du Tage*, ou à accompagner la romance d'Almaviva.







## CHAPITRE IX

GRENADE, SA GRANDEUR ET SA DÉCADENCE  
— LES PEINTURES DE L'ALHAMBRA —  
LA VILLE ET LA VEGA — DÉPART, MÉSAVENTURE  
ET RETOUR

ous les rois goths, la capitale de la province était Elvira, l'ancienne Illibéris. Les Arabes, les premiers, furent frappés de la beauté et de la salubrité de cette magnifique plaine de Grenade, longue de huit lieues, large de quatre, entourée de montagnes, arrosée par cinq



rivières et d'innombrables ruisseaux, parée d'une éternelle verdure. Aujourd'hui encore c'est un proverbe arabe : « Plus salubre que l'air de Grenade. »

En 767, Ibn-Abderrhaman y bâtit un château dont les ruines subsistent encore, et portent le nom de Tours-Vermeilles (*Torres Bermejas*).

En 1238, Ibn-Alhamar, sous le nom de Mohammed I<sup>er</sup>, fonde le royaume de Grenade, qui durera deux siècles et demi. C'est lui qui, dans la première enceinte d'Ibn-Abderrhaman, éleva l'Alhambra (*Kasr-al-hamra*), c'est-à-dire le château rouge : nom qui lui fut donné vraisemblablement à cause de la couleur du sol sur lequel il est construit, et des briques faites de cette terre rouge, dont ses murailles extérieures sont bâties.

Sous ce prince, le royaume de Grenade devint puissant, et la ville reçut des agrandissements considérables. Lors de la prise de Valence par Jacques I<sup>er</sup> d'Aragon (1238), cinquante mille Maures se réfugient dans le pays de Grenade. Plus de deux cent mille familles y cherchent un asile après la conquête de Séville et de Cordoue par les Castellans. Déjà dix ans plus tôt les habitants de Baeza, conquis par Ferdinand, étaient venus s'établir dans un faubourg qui porte encore leur nom, Albaycin (le faubourg du peuple de Baeza).

L'œuvre de Mohammed I<sup>er</sup> fut continuée par ses successeurs : ils firent de Grenade le foyer des sciences et de la culture arabe. Yousouf I<sup>er</sup> (1333) achève l'Alhambra, construit la porte du Jugement et les princi-



pales salles qu'on y admire aujourd'hui. Grenade atteint alors l'apogée de sa prospérité. Son territoire compte plus de trois millions d'habitants, quatre à cinq fois ce qu'il en nourrit aujourd'hui. Son enceinte avait, dit-on, près de trois lieues de circonférence, et était défendue par plus de mille tours. La bravoure, la générosité, la galanterie des Grenadins étaient célèbres. En dépit de la diversité des croyances, des relations fréquentes se nouaient entre les musulmans et les chrétiens. Les Maures de Grenade laissaient à leurs femmes une liberté inconnue dans les autres pays mahométans ; et plus d'un chevalier castillan portait les couleurs d'une beauté musulmane. Les usages de la chevalerie n'avaient pas peu contribué à cet adoucissement des mœurs.

Il n'était pas rare de voir un guerrier arabe armé chevalier sur le champ de bataille par l'adversaire même avec lequel il venait de se mesurer. Ainsi, en 1274, Mohammed II, roi de Grenade, est armé chevalier par Alphonse X. Le sang des deux races s'était plus d'une fois mêlé ; plus d'une union s'était faite entre les familles nobles, et même les familles royales des deux peuples. Des alliances politiques, des relations d'amitié s'établissaient entre rois maures et princes chrétiens.

Mais bientôt des dissensions intestines éclatent dans Grenade : les princes de la famille royale se disputent le trône. Une incurable anarchie, mille fois plus dange-reuse que les attaques des chrétiens, dévore l'empire arabe et précipite sa ruine.

Aboul-Hassan, qui régnait vers 1480, avait deux

femmes : l'une, qui était sa cousine, s'appelait Ayesha ou Aïssa; l'autre était une chrétienne, qu'on nommait Zoraya. Son nom véritable était doña Isabelle de Solis : elle était fille d'un gouverneur de Martos; à la prise de cette forteresse, elle avait été emmenée captive à Grenade. C'était une femme d'une incomparable beauté : le nom de Zoraya, qu'on lui avait donné, veut dire en arabe « l'étoile du matin ». Ayesha, mortellement jalouse, et craignant que les fils de sa rivale ne fussent préférés aux siens pour succéder au trône, forma un parti puissant, à la tête duquel se mit la tribu des Tseghris ou Zegris<sup>1</sup>. Du côté de Zoraya se rangèrent les Beni-Serraj ou Abencérages<sup>2</sup>. Le palais et la ville devinrent le théâtre de luttes sanglantes, où le royaume arabe usa ses dernières forces.

Le fils aîné d'Ayesha, Abou-Abdallah, celui que les Espagnols appellent par corruption Boabdil, détrône son père en 1482. A peine maître du pouvoir, il ne songe, à l'instigation de sa mère et des Zegris, qu'à se venger des Abencérages. Sous prétexte d'une réconciliation, il convoque dans son palais les principaux chefs des deux tribus. Les Zegris ne s'y rendent que pour assister au massacre de leurs ennemis, qui, introduits un à un, sont décapités dans une des cours de l'Alhambra.

La légende et la poésie se sont emparées de ce fait

<sup>1</sup> Ce nom veut dire « le peuple de *Tseghr* », c'est-à-dire de l'Aragon. Ils étaient venus de Saragosse après la conquête de cette ville par les chrétiens.

<sup>2</sup> Ils descendaient d'Abou-Serraj, vizir d'un roi de Cordoue au xi<sup>e</sup> siècle.



pour y ajouter mille détails romanesques ; mais le fond est historique. Cette odieuse vengeance ne priva pas seulement Grenade de ses plus braves défenseurs, elle fit tomber Boabdil dans le mépris des musulmans. De ce jour, la chute de Grenade parut inévitable, et le découragement entra dans tous les cœurs. On trouve cette pensée naïvement exprimée dans une vieille romance mauresque sur la prise d'Alhama par les chrétiens :

« Il se promenait, le roi maure, par la ville de Grenade, depuis la porte d'Elvire jusqu'à celle de Vivar-rambla, lorsqu'on lui apporta des lettres annonçant qu'Alhama était prise.

« Il jeta par terre les lettres, et maltraita le messager. Il porta la main à ses cheveux, et s'arracha la barbe. Ah ! dit-il, ma ville, ma chère ville d'Alhama !...

« Il descendit de sa mule, sauta sur un cheval, et par les hauteurs du Zacatin il est monté vers l'Alhambra. Il ordonne que l'on sonne ses trompettes et ses añafils d'argent, pour qu'ils soient entendus des Maures, de ceux de la Vega, comme de ceux de Grenade.

« Les Maures arrivent un à un, deux à deux. Bientôt une troupe nombreuse est réunie. Alors parla un vieux Maure, à la barbe longue et blanche, qui était alguazil de Grenade : — « Pourquoi nous convoques-tu, roi ? Pourquoi cet appel ?

« — Il faut que vous sachiez, mes amis, la perte, la grande perte d'Alhama !



« — Tu le mérites bien, ô roi! O roi, tu l'as bien  
« mérité! Par toi ont péri les Abencérages, qui étaient  
« la fleur de Grenade. A leur place tu as accueilli des  
« étrangers. Pour cela il est juste, ô roi, que tu sois



« puni; il est juste que tu succombes, et que Grenade  
« se perde avec toi! »

Pendant que les Maures se déchiraient entre eux, invoquant sans cesse dans leurs querelles le secours dangereux et intéressé des chrétiens, ceux-ci, réunis,



au contraire, pour la première fois, sous un même sceptre, par le mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, s'avançaient d'une marche lente, mais sûre, vers cette belle Grenade, dernier refuge, dernier rempart de la domination arabe en Espagne, et dont les destins allaient enfin s'accomplir. Toutes les villes voisines, toutes les forteresses qui lui servaient de défenses avancées, Alora, Ronda, Marbella, Malaga, étaient tombées aux mains des Espagnols. En avril 1491, conduits par leur belle et intrépide reine, ils vinrent, avec une armée de quatre-vingt mille hommes, mettre le siège devant Grenade. Le siège dura neuf mois. Un incendie ayant détruit le camp, Isabelle, résolue à ne pas lâcher prise, même pendant l'hiver, fit bâtir une ville à la place, sous le nom de Santa-Fé. Enfin les Maures ouvrirent leurs portes.

« Dans la matinée du 2 janvier 1492, tout le camp  
« des chrétiens présenta l'aspect d'une joyeuse acti-  
« vité. Le grand cardinal Mendoza fut envoyé en avant,  
« à la tête d'un fort détachement, comprenant les  
« troupes de sa maison et les vétérans de l'infanterie,  
« blanchis dans les guerres contre les Maures, pour  
« prendre possession de l'Alhambra. Ferdinand se plaça  
« à quelque distance en arrière, près d'une mosquée  
« arabe consacrée depuis à saint Sébastien. Il était en-  
« touré de ses courtisans, avec leurs suites imposantes,  
« qui resplendissaient sous les armures et déployaient  
« fièrement les bannières de leurs antiques maisons.  
« La reine s'arrêta encore plus en arrière, au village  
« d'Armillà.